



## SCÈNE IV.

SGANARELLE.

Ah ! je te promets bien que je n'ai pas envie  
De te l'ôter, l'infâme à tes feux asservie ;  
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,  
Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.  
Oui, faisons-le surprendre avec cette effronterie ;  
La mémoire du père à bon droit respectée,  
Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,  
Veut que du moins l'on tâche à lui rendre l'honneur.  
Holà !

(Il frappe à la porte d'un commissaire.)

## SCÈNE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS avec un flambeau.

LE COMMISSAIRE. Qu'est-ce ?

SGANARELLE. Salut, monsieur le commissaire.  
Votre présence en robe est ici nécessaire ;  
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE. Nous sortions...

SGANARELLE. Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE. Quoi ?

SGANARELLE. D'aller là-dedans, et d'y surprendre ensemble  
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble :  
C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,  
Un Valère a séduite et fait entrer chez soi.  
Elle sort de famille et noble et vertueuse ;  
Mais...LE COMMISSAIRE. Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,  
Puisqu'ici nous avons un notaire.

SGANARELLE.

LE NOTAIRE. Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

SGANARELLE. De plus homme d'honneur.

SGANARELLE. Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,

Et sans bruit ayez l'œil que personne n'en sorte :

Vous serez pleinement contents de vos soins ;

Mais ne vous laissez pas graisser la patte, au moins.

LE COMMISSAIRE. Comment ! vous croyez donc qu'un homme de justice...

SGANARELLE. Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.

(A part.) Je vais faire venir mon frère promptement :

Faites que le flambeau m'éclaire seulement.

Je vais le réjouir cet homme sans colère.

Holà !

(Il frappe à la porte d'Ariste.)

## SCÈNE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE. Qui frappe ? Ah ! ah ! que voulez-vous, mon frère ?

SGANARELLE. Venez, beau directeur, suranné damoiseau,

On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE. Comment ?

SGANARELLE. Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE. Quoi ?

SGANARELLE. Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle ?

ARISTE. Pourquoi cette demande ? Elle est, comme je croi,

Au bal chez son amie.

SGANARELLE. Eh ! oui, oui ; suivez-moi :

Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

ARISTE. Que voulez-vous conter ?

SGANARELLE. Vous l'avez bien stylée.

Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur ;

On gagne les esprits par beaucoup de douceur ;

Et les soins défiant, les verrous et les grilles

Ne font pas la vertu des femmes ni des filles ;

Nous les portons au mal par tant d'austérité,

Et leur sexe demande un peu de liberté.

Vraiment elle en a pris tout son souf, la rusée,  
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE. Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

SGANARELLE. Allez, mon frère aimé, cela vous sied fort bien :

Et je ne voudrais pas pour vingt bonnes pistoles

Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles :

On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit :

L'une fuit les galants, et l'autre les poursuit.

ARISTE. Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE. L'énigme est que son bal est chez monsieur Valère ;

Que, de nuit, je l'ai vue y conduire ses pas,

Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

ARISTE. Qui ?

SGANARELLE. Léonor.

ARISTE. Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE. Je raille ?... Il est fort bon avec sa raillerie !

Pauvre esprit ! Je vous dis et vous redis encore

Que Valère chez lui tient votre Léonor,

Et qu'ils s'étaient promis une foi mutuelle

Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE. Ce discours d'apparence est si fort dépourvu...

SGANARELLE. Il ne le croira pas encore en l'ayant vu :

J'enrage. Par ma foi, l'âge ne sert de guère

Quand on n'a pas cela.

(Il met le doigt sur son front.)

ARISTE. Quoi ! voulez-vous, mon frère ?...

SGANARELLE. Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi seulement ;

Votre esprit tout à l'heure aura contentement ;

Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée

N'avait pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE. L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,

A cet engagement elle eût pu consentir ?

Moi qui, dans toute chose, ai, depuis son enfance,

Montré toujours pour elle entière complaisance,

Et qui cent fois ai fait des protestations

De ne jamais gêner ses inclinations !

SGANARELLE. Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.

J'ai fait venir déjà commissaire et notaire :

Nous avons intérêt que l'hymen prétendu

Répare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu ;

Car je ne pense pas que vous soyez si lâche

De vouloir l'épouser avecque cette tâche,

Si vous n'avez encore quelques raisonnements

Pour vous mettre au-dessus de tous les bernements.

ARISTE. Moi ! je n'aurai jamais cette faiblesse extrême

De vouloir posséder un cœur malgré lui-même.

Mais je ne saurais croire enfin...

SGANARELLE. Que de discours !

Allons, ce procès-là continuerait toujours.

## SCÈNE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE. Il ne faut mettre ici nulle force en usage,

Messieurs ; et, si vos vœux ne vont qu'au mariage,

Vos transports en ces lieux se peuvent apaiser.

Tous deux également tendent à s'épouser ;

Et Valère déjà, sur ce qui vous regarde,

A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE. La fille ?...

LE COMMISSAIRE. Est renfermée, et ne veut point sortir

Que vos desirs aux leurs ne veuillent consentir.

## SCÈNE VIII.

VALÈRE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALÈRE (à la fenêtre de sa maison).

Non, messieurs, et personne ici n'aura l'entrée

Que cette volonté ne m'ait été montrée.

Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir

En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.

Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,

Votre main peut aussi m'en signer l'assurance ;

Sinon, faites état de m'arracher le jour

Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE. Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.  
(Bas, à part.) Il ne s'est point encor dérompé d'Isabelle :

Profitez de l'erreur.

ARISTE (à Valère). Mais est-ce Léonor ?

SGANARELLE (à Ariste).

Taisez-vous.

ARISTE. Mais...

SGANARELLE. Paix donc.

ARISTE. Je veux savoir... Encor ?

SGANARELLE. Vous tairiez-vous, vous dis-je ?

VALÈRE. Enfin, quoi qu'il avienne

Isabelle a ma foi ; j'ai de même la sienne,

Et ne suis point un choix, à tout examiner,

Que vous soyez reçus à faire condamner.

ARISTE (à Sganarelle).

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE. Taisez-vous, et pour cause :

Vous saurez le secret. (A Valère.) Oui, sans dire autre chose,

Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux

De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE. C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,

Et le nom est en blanc pour ne l'avoir point vue.

Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALÈRE. J'y consens de la sorte.

SGANARELLE. Et moi, je le veux fort.

(A part.) Nous rirons bien tantôt. (Haut.) Là, signez donc, mon frère.

L'honneur vous appartient.

ARISTE. Mais quoi ! tout ce mystère...

SGANARELLE. Diantre ! que de façons ! Signez, pauvre bûton !

ARISTE. Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SGANARELLE. N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, si c'est elle,

De les laisser tous deux à leur foi mutuelle ?

ARISTE. Sans doute.

SGANARELLE. Signez donc ; j'en fais de même aussi.

ARISTE. Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE. Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE. Nous allons revenir.

SGANARELLE (à Ariste).

Or çà, je vais vous dire

La fin de cette intrigue.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre.)

## SCÈNE IX.

LÉONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LÉONOR. Ô l'étrange martyre !

Que tous ces jeunes fous me paraissent fâcheux !

Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE. Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LÉONOR. Et moi, je n'ai rien vu de plus insupportable ;

Et je préférerais le plus simple entretien

A tous les contes bleus du ces discours de rien.

Ils croient que tout cède à leur perruque blonde,

Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde

Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,

Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard :

Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle

Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.

Mais n'aperçois-je pas ?...

SGANARELLE (à Ariste). Oui, l'affaire est ainsi.

(Apercevant Léonor.) Ah ! je la vois pâlir, et sa suivante aussi.

ARISTE. Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre,

Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,

Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté

De laisser à vos vœux leur pleine liberté ;

Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,  
De foi comme d'amour à mon insu s'engage.

Je ne me repens pas de mon doux traitement ;

Mais votre procédé me touche assurément ;

Et c'est une action que n'a pas méritée

Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR. Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours :

Mais croyez que je suis la même que toujours ;

Que rien ne peut pour vous altérer mon estime ;

Que toute autre amitié me paraîtrait un crime,

Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,

Un saint poud, dès demain, nous unira tous deux.

ARISTE. Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frère ?...

SGANARELLE. Quoi ! vous ne sortez pas du logis de Valère ?

Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui ?

Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui ?

LÉONOR. Qui vous a fait de moi de si belles peintures,

Et prend soin de forger de telles impostures ?

## SCÈNE X.

ISABELLE, VALÈRE, LÉONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE. Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,

Si de mes libertés j'ai taché votre nom.

Le pressant embarras d'une surprise extrême

M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème :

Votre exemple condamne un tel enlèvement.

Mais le sort nous traita nous deux diversement.

(A Sganarelle.) Pour vous, je ne veux point, monsieur, vous faire excuse :

Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.

Le ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux :

Je me suis reconnue indigne de vos feux ;

Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,

Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALÈRE (à Sganarelle).

Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain

A la pouvoir, mon cœur, tenir de votre main.

ARISTE. Mon frère, doucement il faut boire la chose :

D'une telle action vos procédés sont cause ;

Et je vois votre sort malheureux à ce point.

Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE. Par ma foi, je lui suis bon gré de cette affaire ;

Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LÉONOR. Je ne sais si ce trait doit se faire estimer.

Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE. Au sort d'être cocu son ascendant l'expose ;

Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

SGANARELLE (sortant de l'accablement dans lequel il était plongé).

Non, je ne puis sortir de mon étonnement ;

Cette ruse d'enfer confond mon jugement ;

Et je ne pense pas que Satan en personne

Puisse être si méchant qu'une telle friponne.

J'aurais pour elle au feu mis la main que voilà.

Malheureux qui se fie à femme après cela !

La meilleure est toujours en malice féconde ;

C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.

Je renonce à jamais à ce sexe trompeur,

Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERGASTE. Bon.

ARISTE. Allons tous chez moi. Venez, seigneur Valère ;

Nous tâcherons demain d'apaiser sa colère.

LISETTE (au parterre). Vous, si vous connaissez des maris loups-garous,

Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

